

Où jouent les femmes éternelles ?

Cher lecteur,

Qui es-tu, pour lire cette lettre que j'ai enterrée, dans une bouteille scellée, au pied d'un grand chêne qui semblait marquer l'entrée de la forêt du centre ? Es-tu audacieux ? Il le faut, pour oser lire ce que je vais te révéler. Voici mon histoire.

Amoureux des cartes et des petits coins secrets, j'ai longtemps cherché un lieu unique dans ma contrée. Un lieu où le temps semble ne pas passer, épargné par la main de l'Homme qui arase et bétonne. Après bien des années à arpenter les environs, enfin, je le trouvais, ce lieu unique. Une forêt sans nom, entourée de champs. À cette forêt nul chemin ne menait, et nul chemin ne la traversait. Depuis mon enfance j'avais vu ces champs, chaque jour, et j'avais toujours pensé qu'en leur extrémité c'étaient des haies que je voyais. Et même en consultant la carte pour préparer mes sorties exploratoires à vélo, je n'avais jamais prêté attention à ce disque de verdure entouré de champs. Mes yeux avaient toujours survolé cette évidence quand, un jour, il s'y posèrent. Je remarquais alors l'isolement de cet îlot de verdure et, en son centre, un bâtiment que le cartographe avait pris soin de dessiner.

Il s'agissait probablement des ruines d'une ancienne demeure seigneuriale, que les péripéties de l'histoire avaient poussé à l'abandon et l'anneau de forêt qui la protégeait s'était refermé sur elle. Peut-être. Il me fallait en avoir le cœur net. J'enfourchais sans attendre mon vélo et me lançait sur la route.

Après un petit quart d'heure, le bitume disparaissait au fur et à mesure que je progressais sur les chemins agricoles qui s'enfonçaient entre les champs. Le bruit de la route s'estompait et j'arrivais à l'entrée d'un champ de maïs qui, selon la carte, bordait directement la « forêt ». Le chemin s'arrêtait là.

Je laissais mon vélo appuyé contre un talus, à l'abri des éventuels regards, et à grandes enjambées je marchais le long de la culture. Enfin, les bras rougis par les orties, je montais sur un dernier talus et je contemplais alors une belle population d'arbres élancés et majestueux. Quelle noble petit bois, pensais-je. Mais allons ! je ne devais pas m'arrêter avant d'avoir déniché le bâtiment du centre. Et je dévalais le talus d'un pas allègre.

Au fur et à mesure que je progressais, la lumière du jour perdait de sa vigueur. Les frondes des arbres devenaient de plus en plus denses, et les troncs étaient de plus en plus proches. Le sous-bois de fougère devint un sombre et dense sous-bois de houx. Qu'importe, habitué des randonnées je trouvais quelque sente de gibier que je me décidais à suivre tant que la direction me paraissait être la bonne. Les feuilles rigides des houx m'agressaient les paupières mais je persévérais et enfin j'obtins ma récompense : la lumière d'une clairière. Et en son centre, le bâtiment.

Quel seigneur avait pu vivre en ce lieu ? Le bâtiment était sphérique, en grosses pierres de taille blanches, de murs haut de quatre mètres au moins. On devinait une toiture pyramidale, un peu aplatie, dont le haut était tout de verre. Elle reposait sur un cerceau massif de pierres grises, et ce cerceau était porté par le mur mais aussi par de nombreuses colonnes de style corinthien, dont le sens des torsades alternait. Cette subtile note d'architecture, combinée à sa forme, donnait au bâtiment l'impression de tourner, et de tourner dans les deux sens à la fois, nonobstant sa structure massive et son diamètre que j'estimais à une bonne trentaine de mètres ! Fichtre, j'en venais à douter de ma vision !

Pourtant la chose était bien réelle. Un gazon verdoyant et propre entourait l'édifice, duquel je me mis à chercher l'entrée. Il y avait quelques rares ouvertures dans les murs, à trois mètres de hauteur, modestes triangles sans vitrage au travers desquels un homme n'aurait pas pu passer. Je trouvais la porte d'entrée, toute de métal, à double battant. Pas de poignée ni de serrure. J'appuyais dessus pour l'ouvrir vers l'intérieur. Rien, même en y mettant tout mon poids. Je voyais que d'innombrables petites têtes, de la taille de mon pouce, avaient été martelées dans le métal de la porte. En reculant, ce n'était pourtant plus qu'une seule et énorme tête que je contemplais. Une tête fait de milliers de têtes ! Fantastique ! Et effrayant.

Je poursuivis ma ronde exploratoire et je trouvais une petite porte en bois, en chêne massif, sans aucun ornement. Une banale clenche permettait de l'ouvrir. Et j'entrais ainsi dans l'édifice.

Comme je l'avais supposé, la verrière pyramidale remplissait l'intérieur de lumière. Mais en regardant au travers, le ciel me paraissait extraordinairement proche, comme s'il eut été à portée de main. Il y avait de nombreuses plantes en pot, disposées partout, des petites et des gigantesques. Elles empêchaient que je puisse voir l'entièreté de l'espace intérieur. Mais cela n'était pas nécessaire. Ces plantes nombreuses créaient une atmosphère un peu ouatée et douce, avec des recoins un peu plus sombres, qui correspondait tout à fait aux divers bruits que je pouvais entendre, et qui m'étaient familiers : les bruits d'une salle de jeu.

Des chaînes de dominos qui tombaient, des pièces de mah-jong qui s'entre-choquaient, des cartes que l'on battait. Là une roulette qui tournait, et des billes qui roulaient sur un plateau. Des jetons que l'on jetait sur une table. Et, bien sûr, des rires et des commentaires, des Ohhh !! et des Aahh ! Je m'avançais dans la pièce et je

Où jouent les femmes éternelles ?

voyais enfin les joueurs. Certains étaient assis à des tables de jeux et d'autres se tenaient debout, sur des zones qui semblaient être elles-mêmes des zones de jeux ! Comme cela était intrigant ! Je m'approchais des uns et des autres, tout sourire. Mais ils m'ignoraient complètement et continuaient leurs parties de dés ou de cartes.

Évidemment, il fallait être richissime pour jouer ici. Les droits d'entrée d'un tel club devaient être astronomiques. D'ailleurs, le fait que ma présence soit tolérée, moi un simple écrivain sans le sou et habillé en randonneur, avec des feuilles de houx dans les cheveux, me mettait légèrement mal à l'aise. Pourquoi aucun service d'ordre n'était-il venu me fichier à la porte avec un coup de pied au derrière ?

Mais à vrai dire, les tenues de ces gentlemen joueurs étaient ... sans aucune norme. Untel portait un costume trois pièces des plus modernes, untel des guêtres de golfeur de la belle-époque. Je voyais au loin un ... aristocrate du 16^e siècle, au costume débordant de couleurs diverses et portant des bas de soie qui se terminaient par une culotte bouffante. Là-bas, un homme à lunettes bleues portant une combinaison faite de matières semblables à du métal. Qui jouait avec un adversaire hirsute vêtu de peaux de bêtes, et dont l'odeur lourde et puissante parvenait à mes narines inquiètes. Untel encore, fumait un cigare dans un costume sombre, face à un moustachu vêtu d'une casquette et d'un uniforme brun de type militaire. Années 1940. Oh mon Dieu ! C'était lui, c'était Hitler ! Mais comment ? Et l'homme qui fumait le cigare ? Churchill bien sûr !

Tout d'un coup, la grande porte métallique d'entrée s'ouvrit violemment. Les lourds battants vinrent frapper les murs et la vibration qui en résulta me fit trembler comme un fétu de paille.

Alors ?, cria le nouvel arrivant, en ouvrant grand et haut ses bras en signe de victoire. Ne t'avais-je pas dit que je gagnerais ? Que les conditions m'étaient favorables ? Et le sauvage, le vêtu de peaux de bêtes, poussa un cri de rage et se précipita vers lui, massue de bois à la main. Il s'immobilisa quand son front s'appuya sur celui de son adversaire. Oui, nous nous sommes bien battus, dit-il au nouvel arrivant qui lui, arborait un uniforme de l'armée russe du 21^e siècle. Mes gens ne sont plus, effectivement. C'est ton droit. Mais je me vengerais, sois-en assuré !

Bien sûr, dit l'orgueilleux vainqueur – mais vainqueur de quoi ? C'est ton droit. C'est notre droit, à nous tous ici présents. Mais tu dois me le donner.

Le sauvage poussa un hurlement, tandis que dans la salle résonnaient des rires nombreux. Des rires ... complices. Non, ils ne se moquaient pas du perdant – perdant de quoi ? C'étaient de petits rires jouissifs, d'exultation. Je pensais : des rires de puissants, de chefs de guerre, de dictateurs, de maîtres des armées, de possesseurs de fortunes colossales. Tous riaient doucement, suavement. Même cet être à demi-occulté par les plantes, qui ne pouvait être que le mahatma Gandhi. Et plus loin, ce rire était celui de Mandela. Le rire de Kim Jong Il résonnait, quelque part. Des rires américains : des Rockefeller, des Kennedy. Hitler souriait dans sa moustache. Mais quelle était donc cette salle de jeu ?

Le sauvage, qui en toute logique devait être le chef d'une grande tribu de l'âge du bronze, remit alors à son adversaire un bijou vert, en forme de double triangle accolés par la pointe. En forme de sablier. Le vainqueur le prit dans sa main, et la taille du bijou devint fort petite, jusqu'à n'être à peine visible d'où je me tenais. Et il disparut complètement. Le sauvage sortit par la grande porte. Mais elle ne se referma pas tout de suite. Après quelques minutes, un homme distingué, portant armure de poitrine, rentra. Marc-Aurèle ! Il s'adressa au vainqueur.

Me revoilà. Mon crédit est reconstitué, et je veux le remettre en jeu. Il s'adressa à toute la salle. Qui veut jouer avec moi ? Qui osera ? Mon crédit est énorme, cria-t-il en montra le bijou en forme de sablier, gros comme sa main et brillant avec force d'un vert émeraude. Mais les visages se baissèrent, et tous retournèrent à leurs petits jeux, sur table, de dés ou de cartes.

Hé bien ! Je commençais à comprendre. Ces hommes étaient les grands leaders de l'humanité. Mais pourquoi étaient-ils ici tous réunis. C'était impossible. Ils avaient vécu dans des époques différentes. Étais-je ... au paradis ? En enfer ? Ce lieu était-il hors du temps ? J'y étais rentré par la petite porte. Sans autorisation. Les jeux reprenant leur cours – Hitler faisait une partie dés avec le grand chef indien Geronimo – je décidais d'arpenter ce lieu défiant toute logique.

J'arrivais dans un espace délimité par des grands pots de plantes épineuses. Ah, c'était d'ici que venaient les bruits de billes. Il y avait une grande table de deux par six mètres, entourée d'un cadre en bois. À l'intérieur bougeaient une multitude de billes, rebondissant sur le cadre, se choquant entre elles. De temps en temps, des hommes lançaient une nouvelle bille. Par curiosité, j'en pris une qui allait taper contre le bord en bois. C'était une bille de maladie, portant l'inscription « peste ». J'en pris une autre. « Alzheimer ». Les billes étaient colorées en fonction de la maladie qu'elle représentait. Un homme qui portait une blouse blanche jeta une grande quantité de billes sur la table, faisant virevolter par-dessus bord bon nombre de celles qui étaient déjà là. Je pris une de ces nouvelles billes, et la stupeur me figea. Dessus était écrit « covid-19 ».

Où jouent les femmes éternelles ?

La terreur m'envahit. Un autre homme s'avança, vêtu comme un sage oriental, qui jeta violemment quelques billes oranges. Du gaz moutarde, pensais-je intuitivement. L'homme rigola de tout son soul. Un individu vint lui donner son bijou en double triangle, qui rapetissa puis disparut dans la paume de ce nouveau « vainqueur ». Le perdant sortit par la grande porte, et revint avec les attraits d'un spéculateur de Wall Street.

Mon Dieu ! C'était avec le devenir des peuples de la terre que ces hommes horribles s'amusaient ! Pourquoi étais-je ici ? Pourquoi avais-je pu rentrer dans ce lieu impossible ? Et une forme grise apparut devant moi. Une sorte de casimir sans bouche, d'un blanc triste, aux yeux gris et sans pupille. Un administrateur – les mots se formèrent sans ma volonté dans mon esprit. Un administrateur de la réalité !

Trafalgar, c'était son nom, m'expliqua alors tout ce dont j'avais été le témoin. Nous sortîmes par la petite porte, ce qui me permit de retrouver un peu de calme et clarté d'esprit à la vue des arbres et de l'herbe. Je lui demandais comment nos leaders pouvaient se permettre de mettre en jeu nos vies, à chaque génération, dans des guerres, des famines ou des maladies. Car ils ne meurent jamais, me répondit-il. Ils sont de tous temps et de toute époque. Seule leur forme corporelle change. Leur jeu a-t-il une règle ?, demandais-je. Oui, me dit-il. Ils doivent mettre en jeu le temps de leur peuple, qui est représenté par le bijou en forme de sablier. Le temps ? Cela n'a pas de sens. Le temps est ... immatériel, disais-je. Non, le temps est une donnée concrète, m'expliqua Trafi – il me permettait de m'adresser à lui avec ce diminutif sympathique. Le temps n'est que la connaissance du passé et de l'avenir. Considère ton peuple, dans l'année que vous nommez 2023. Votre temps ne passe pas. Il n'y a que les connaissances sur ce qui est appelé « passé » qui augmentent. Et les imaginations de ce qui est appelé « futur » qui augmentent – vos œuvres de science-fiction et vos anticipations techniques et scientifiques. Vos leaders, tels Macron, tels Poutine, possèdent l'énorme bijou $\triangleright\triangleleft$. Ils vont bientôt pouvoir le mettre en jeu. Et si l'un d'eux perd, alors son peuple sera décimé, ou son passé et son futur seront effacés. Tels les Allemands en 1945, qui virent leurs villes rasées par les alliés. Car Churchill et Eisenhower avaient gagné le bijou d'Hitler, ce qui leur donnait le droit d'effacer le passé des Allemands, en détruisant les plus beaux édifices que le peuple allemand avait jamais construit.

Je fus envahi d'une grande tristesse.

Et les billes ? Trafi me dit que les maladies ne s'arrêtent pas avec la mort du porteur. Quand quelqu'un meurt, sa maladie se transmet tout naturellement à une autre personne. Qui va la garder pour elle jusqu'à sa mort, ou la transmettre à quelqu'un d'autre si elle retrouve la santé. Oui, des leaders s'autorisent à inventer et mettre de nouvelles maladies sur le plateau de jeu de la santé des peuples.

Je pensais à ma mère, qui souffrait d'une maladie qu'on appelait neurodégénérative. Les médecins avaient dit qu'elle souffrait du phénomène de « lissage du temps », passé, présent et futur se confondant dans son esprit.

Trafi me rassura. C'est elle qui voit la réalité, car le temps, effectivement, n'existe pas.

Je pensais à Nietzsche, qui avait écrit « l'éternel retour du même ». Et, oui, intuitivement, ayant passé la quarantaine, j'avais bien constaté que tout n'était qu'un éternel retour. Les modes vestimentaires, les musiques, les idéologies ...

Trafi me congédia. Je regagnais le champ, puis mon vélo. Je rouvrais ma carte. Je n'y voyais plus aucune forêt entourée de champs. Il n'y avait là que des champs et des quadrilatères de haies.

Était-ce là toute la réalité ? Non, je ne pouvais pas y croire. Car où étaient les femmes qui ne meurent jamais ? Et à quoi jouaient-elles, elles ? Où se réunissaient-elles ? Durant tout le reste de ma vie, je chercherai ce lieu, scrutant son apparition sur une de mes cartes. La salle de jeu des femmes éternelles.